

COMPTE RENDU/BOOK REVIEW

Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*. Paris: Gallimard, 2009, 294 pp. CAD 32.00, ISBN 978-2-0701-2656-9

Ce dernier ouvrage de Luc Boltanski est le fruit de plusieurs exposés donnés en Allemagne dans le cadre, entre autres, des *Conférences Adorno* organisées par l'Institut de recherche sociale de Francfort. La volonté de dialogue entre la théorie critique au sens davantage classique du terme et la *sociologie pragmatique de la critique* telle que la développe Boltanski au Groupe de sociologie politique et morale de l'EHESS est ainsi tout à fait palpable. Mais il y a plus dans ce détour par l'Allemagne puisque ce livre est aussi l'occasion d'un réexamen ou d'un repositionnement par rapport à cette autre grande théorie critique du vingtième siècle, celle de Pierre Bourdieu cette fois. C'est ce qui donne la tournure plus franco-française du livre, presque biographique comme dirait l'auteur lui-même. Boltanski peaufine une fois de plus ses arguments contre son ancien maître et associé, revient sur certains de ses propres ouvrages les plus connus comme *De la justification*, *Le nouvel esprit du capitalisme* ou *L'amour et la justice comme compétences* dans ce qui semble être, du coup, une première grande synthèse de sa pensée — il s'agira ultérieurement de se questionner à savoir s'il y a plus dans ce livre que cette synthèse justement.

Les deux premiers chapitres sont les plus abstraits et théoriques, ce qui ne saurait trop surprendre dans la mesure où la critique est souvent, sinon toujours à la recherche de son propre sens et de sa propre possibilité. Dans l'histoire de la sociologie, la solution la plus fréquente a été d'adosser l'idée de critique à une conception forte de la domination. Soit très précisément l'exemple de la « science » bourdieusienne. Pour Boltanski, cette dernière fait de la domination un concept à la fois trop puissant et trop vague (p. 41) à travers, entre autres, la double idée de violence symbolique et d'*habitus*. C'est que cette violence n'est parfois pas vécue comme telle par des acteurs qui débordent du cadre de leur socialisation. Autrement dit, ce qui est éliminé dans ce type de sociologie renvoie à tout ce qui est la créativité de l'action; dite créativité qui peine à s'exprimer sous le poids de structures et d'illusions que seul le spécialiste peut mettre en lumière. Si donc Boltanski entend s'inscrire dans la tradition de la sociologie critique, celle-ci devra prendre

une tangente différente, c'est-à-dire qu'elle devra certes être poursuivie, mais autrement. Ce qu'il propose en termes de *sociologie pragmatique de la critique* repose alors essentiellement sur trois choses. *Primo*, il ne saurait être question de trop insister sur l'incertitude ou l'ambiguïté radicale du monde des hommes. Et puisque cette incertitude existe, il doit sans cesse s'agir d'opérer dans ce monde même un travail sémantique, à savoir qu'il faille le qualifier afin éventuellement de le contrôler — la sociologie s'intéressant de ce fait au « champ de la *détermination de ce qui est* » (p.26). *Secundo*, la sociologie de Boltanski est nécessairement auprès des acteurs, de leurs performances et de leurs compétences puisque la critique est d'abord le fait d'une activité quotidienne du jugement moral. Critiquer, c'est ce que font les gens jour après jour, à partir d'un sens de la justice qui leur est propre et suivant des attentes particulières. *Tertio*, la société ainsi conçue est surtout la scène d'un procès où des acteurs à la fois réalistes et pragmatiques émettent des revendications cherchant à monter en généralité tout en demeurant plurielles et multivoques — bref, « envisagé de ce point de vue, le monde social n'apparaît pas comme le lieu d'une domination subie passivement [], mais plutôt comme un espace traversé par une multitude de disputes, de critiques, de désaccords et de tentatives pour réinstaurer localement des accords toujours fragiles » (p. 51).

Les trois chapitres centraux cherchent à penser à nouveaux frais ce rapport de la domination et de l'incertitude en s'intéressant plus particulièrement aux institutions. Comme principe de confirmation et de justification, ces dernières se trouvent toujours à jouer sur le double registre du descriptif et du prescriptif : « aux institutions revient la tâche de dire et de confirmer ce qui importe » (p. 117). Tout le problème, bien sûr, tient à ce qu'il est profondément difficile de départager ce qui relève d'une sorte de « sécurité sémantique », d'une part, et ce qui n'est que violence, de l'autre, quand bien même celle-ci serait toute symbolique. La ligne est extrêmement mince entre nécessité et abus, pour ne pas dire plus simplement que la situation est tout à fait paradoxale. Boltanski parle à ce propos de « contradiction herméneutique » (pp. 133s). L'institution devrait théoriquement être sans corps, mais dans la pratique elle n'a d'autres choix que de s'incarner dans des portes-parole. Elle devrait s'adapter aux situations, mais se voit obligée de les subsumer sous des rituels communs. Ce qui se montre alors, c'est surtout que le roi est nu. Et parce qu'il l'est, c'est bien la violence qui doit venir l'habiller, à savoir précisément que « la violence est tacitement présente dans les institutions parce qu'elles doivent lutter contre le dévoilement de la contradiction herméneutique » (p. 145). Ceci, aussi, qui pointe en direction d'une nouvelle compréhension, et de la critique, et de son objet. Suivant

Boltanski, le but de la critique est de tenir tout entière dans cette tension, de s'y trouver lovée en ayant pour projet de la mettre à jour — elle est ainsi dévoilement au sens de la théorie critique jusqu'à Honneth, ce qui ne veut pas dire qu'elle cherche à déjouer des complots ou à émettre un soupçon radical, mais plus modestement qu'elle s'offre comme une forme de lucidité face aux multiples facettes de la domination. En l'occurrence, c'est cette pluralité qui constitue le nouvel objet de la critique, à savoir que la domination n'est que plus labile et malléable aujourd'hui. Boltanski délaisse ici le terrain occupé par *De la justification* pour se rapprocher des analyses proposées dans *Le nouvel esprit du capitalisme*. La particularité présente de la domination, dit-il en substance, tient à ce que ce soit encore les mêmes qui exercent du contrôle, mais à travers des processus gestionnaires plus complexes et davantage tournés vers le changement — mondialisation, technologie, etc. Il s'agit maintenant de s'adapter, paraît-il. La contradiction herméneutique est, pour sa part, la nouvelle affaire d'une pléthore d'experts tous plus qualifiés les uns que les autres et tous concourant à repousser l'emprise que peut avoir la critique sur la réalité (p. 192s).

Le sixième et dernier chapitre est certainement le plus curieux du livre. Boltanski y pose la question de savoir ce qu'est l'émancipation au sens pratique du terme pour s'apercevoir que la réponse dépend d'une double discussion sur les classes sociales et sur ce qui est finalement le but ou le *telos* de la critique. De qui s'agit-il au juste? Qui sont les dominants et les dominés aujourd'hui? Tout est encore affaire d'action et de capacité d'action. Les dominants représentent la classe des « responsables » (p. 217), c'est-à-dire ceux qui fabriquent et régissent les épreuves et leurs formats. Aussi, « sous le rapport de leur assujettissement aux règles, dominants et dominés sont dans une position symétriquement inverse : les premiers les font, mais sont assez libres de s'y soustraire; les seconds les reçoivent imposées de l'extérieur, mais ils doivent s'y conformer » (p. 224). L'épreuve de la réalité est dure et les perspectives sont courtes lorsqu'on ne dispose que de peu de pouvoir ou de moyens d'action. Les dominés sont ainsi ceux qui ne laissent pas de trace; pour Boltanski, ils sont « *sans nom* » (p. 227). D'où précisément le rapport avec la critique. Si leur expression en quelque sorte dépend d'une forme d'affiliation, de solidarité de classe, elle dépend également de la solidarité de la critique avec cette même classe des dominés. La critique y trouve alors ce qui a toujours été son rôle : elle se doit de rechercher une diminution des privilèges des dominants à travers leur explicitation, la remise en cause des avatars de la contradiction herméneutique, des nouvelles formes de management, etc. Tout ceci qui ne revient cependant pas à dire que la sociologie critique se doit de retourner à une quelconque

forme de romantisme ou d'utopisme toute révolutionnaire qu'elle soit. Boltanski insiste plutôt sur la fragilité, et de la réalité, et de la critique comme si cette dernière n'avait d'autres choix que de se transformer en travail de Sisyphe.

Critiquer un ouvrage sur la critique ne doit certes pas être une affaire aisée — surtout s'il s'agit d'un livre de la qualité de celui de Boltanski. Aussi, ce qui suit se doit d'être compris d'abord et avant tout comme des suggestions ou des pistes de réflexion. D'une part, il se peut très bien qu'une meilleure articulation des thèses présentées avec la théorie critique en général, et celle de Honneth en particulier, aurait aidé l'économie d'ensemble de l'ouvrage en plus de porter plus avant le projet d'une sociologie pragmatique de la critique. Honneth, pour ne prendre que cet exemple, se débat depuis plusieurs années avec le problème de la reconnaissance inter-individuelle et la manière dont celle-ci s'intègre dans le cadre plus large de l'idéologie et de la domination. Il y a là une variante pour ainsi dire de la question *structure versus agency* que Boltanski ne parvient pas à cerner complètement ; certainement pas, du moins, avec la manière somme toute classique et relativement décevante dont il pense les classes sociales. D'autre part, il aurait été sans doute intéressant d'explorer au-delà du plan politico-économique et d'analyser ainsi d'autres formes de critique. Par exemple, et pour demeurer pragmatique, quelle est la portée de la critique telle qu'émise dans les médias? Comment la critique offerte par les intellectuels se porte-t-elle aujourd'hui? Quelle est l'influence de cette même critique sur l'évolution de la sphère publique? Toutes ces questions pointent en direction d'un approfondissement de la compréhension sociologique de ce qu'est la critique; dit approfondissement qui devra tôt ou tard prendre en considération le fait que cette dernière relève du monde de la culture.

Yale University

Jonathan Roberge

Jonathan Roberge est chercheur postdoctoral au *Center for Cultural Sociology* à l'Université Yale (boursier du FQRSC). Son premier ouvrage intitulé *Paul Ricoeur, la culture et les sciences humaines* est paru en 2008 aux Presses de l'Université Laval. Il travaille actuellement à l'édition et à la rédaction de deux autres ouvrages : l'un collectif intitulé *Après la société ?* co-dirigé avec Y. Sénéchal et S. Vibert, l'autre portant sur la place de la culture dans l'espace public qui devrait s'intituler *The Cultural Transformation of the Public Sphere. How the New Forms of Criticism Affect Our Time.*

jonathan.roberge@yale.edu